

La France a-t-elle été en guerre contre le covid-19 ?

« Nous sommes en guerre, en guerre sanitaire, certes. Nous ne luttons ni contre une armée ni contre une autre nation, mais l'ennemi est là, invisible, insaisissable et qui progresse », a déclaré, le 16 mars, le président de la République, Emmanuel Macron. Depuis, observateurs et politiques filent la métaphore militaire : « économie de guerre », « bataille », « front », « couvre-feu », « tranchées ». Les conséquences de cette pandémie évoquent, c'est vrai, une ambiance guerrière : hôpitaux de campagne, médecine d'urgence, mobilisation partielle des forces armées, revendications de « réquisitions » d'usine ou même ces attestations nécessaires pour chaque sortie, ces laissez-passer du XXI^e siècle. Et, pourtant, ce n'est pas une guerre, mais une catastrophe humaine. Ce n'est pas une guerre, mais une crise sanitaire globale, et chacun sait qu'en temps de malheur il faut correctement nommer les choses.

On sait, depuis le théoricien prussien Carl von Clausewitz, que « la guerre est un caméléon ». Elle change de forme, de couleur, d'acteurs, mais pas de nature. Pour parler de guerre, d'abord, il faut un ennemi. L'expression d'« ennemi invisible » pour qualifier le Covid-19 ne tient pas. Dans une guerre, l'ennemi est un élément intelligent, structuré et incarné, comme l'Allemagne nazie l'était durant la Seconde Guerre mondiale, ou encore l'URSS durant la guerre froide. Faire la guerre relève d'une intention, d'une volonté institutionnelle. On ne signe pas la paix avec un virus, contrairement à ce qui se passe à l'issue d'un conflit entre le vainqueur et le vaincu. Autre différence : lorsqu'un Etat entre en guerre, l'art militaire veut que des plans de bataille soient prêts pour affronter toutes les situations. Inutile de revenir sur les dysfonctionnements logistiques de l'Etat dans la lutte contre le Covid-19 : manque de masques, de tests... Qui dit guerre dit aussi destructions matérielles. Les rues des villes sont désertes, mais pas détruites. Sans oublier que, même si les pertes civiles, dans les guerres contemporaines, sont plus élevées que les pertes militaires, dans quelle guerre a-t-on vu des civils (personnels soignants, caissières, éboueurs) en première ligne, sauf lorsqu'ils sont utilisés comme boucliers humains ?

Mais alors pourquoi cette rhétorique guerrière ? Dans les années 1960, le pouvoir évitait le mot « guerre » et préférait des euphémismes comme « pacification » ou « événements », le terme qui, dans la vulgate gaulliste, désignait la guerre d'Algérie – une vraie guerre, elle, coloniale, voire civile. Depuis les attentats du 11 septembre 2001, le recours au vocable « guerre » devient systématique. Et souvent abusif. Dernier exemple en date, « la guerre contre le terrorisme » de 2015. Un oxymore, si l'on considère que l'on ne fait pas une guerre contre une technique ou un réseau dématérialisé, encore moins contre un phénomène social. Depuis deux décennies, et surtout depuis la crise financière de 2008, le politique voit son crédit s'éroder dans l'opinion. « Une analyse approfondie des périodes critiques de notre histoire récente montre que si les "premières lignes" de la République (hôpitaux, armée et police) jouissent d'un haut niveau d'estime parmi nos concitoyens, la confiance laisse beaucoup plus à désirer vis-à-vis du sommet de l'Etat. C'est un peu comme si les Français opéraient une distinction entre l'Etat d'en haut et l'Etat d'en bas », note Jérôme Fourquet, directeur du département « opinion et stratégies d'entreprise » de l'Institut de sondages IFOP. Convaincre les Français que l'Etat est le stratège de la lutte nationale et internationale contre le virus du terrorisme ou du Covid-19, c'est replacer le politique au centre du jeu.

Tout se passe comme si le politique, en usant d'une rhétorique guerrière, n'exprimait pas ce qu'il recherche, l'affirmation de la puissance de l'Etat, mais bien son impuissance. Ce que révèle la crise sanitaire, c'est que la « sécurité humaine » l'emporte non seulement sur l'économie, mais aussi sur la sécurité nationale, la sécurité des Etats. Concept né dans les années 1990, sous le mandat de Boutros Boutros-Ghali (1922-2016), ancien secrétaire général des Nations unies, la « sécurité humaine » a souvent été considérée comme un impératif trop idéaliste par les décideurs politiques, qui ont préféré miser sur la sécurité internationale au détriment de la sécurité des personnes et des politiques de développement.

Alors même que la lutte contre la pandémie est loin d'être achevée, le besoin d'un changement de paradigme dans l'organisation de l'ordre mondial a déjà surgi dans l'opinion. Au moment même où se profile le risque de nouvelles confrontations. De vraies guerres, cette fois.

Source : Gaïdz Minassian, « Covid-19, ce que cache la rhétorique guerrière », lemonde.fr, 08 avril 2020

Parcours 1 (rapide) : comprendre le sens général d'un document.

- 1) D'après Gaïdz Minassian pourquoi l'opinion publique française a-t-elle pu croire qu'elle vivait une « guerre sanitaire » ?
- 2) Pourquoi selon Gaïdz Minassian la « guerre sanitaire » contre le covid-19 prônée par Emmanuel Macron n'est pas une guerre ?
- 3) Après avoir identifié l'auteur à partir duquel il construit sa réflexion, expliquez ce qui caractérise une guerre selon lui.
- 4) Comment Gaïdz Minassian explique-t-il le recours à ce discours guerrier ?

Parcours 2 (plus long) : analyser un article de presse

Je commence par identifier le sujet principal de l'article

- 1) Présentez le document (nature, auteur, source, date, contexte, thème principal, ton utilisé)

Je comprends la réflexion de l'auteur

- 2) D'après Gaïdz Minassian pourquoi l'opinion publique française a-t-elle pu croire qu'elle vivait une « guerre sanitaire » ?
- 3) Pourquoi selon Gaïdz Minassian la « guerre sanitaire » contre le covid-19 prônée par Emmanuel Macron n'est pas une guerre ?
- 4) Après avoir identifié l'auteur à partir duquel il construit sa réflexion, expliquez ce qui caractérise une guerre selon lui.
- 5) Comment Gaïdz Minassian explique-t-il le recours à ce discours guerrier ?

Je comprends ensuite comment l'auteur structure sa réflexion.

- 6) Expliquez le plan suivi par l'auteur pour mener sa démonstration. En quoi est-elle efficace ?

Je comprends la finalité de l'article et son apport à la compréhension du thème.

- 7) Dans quel but Gaïdz Minassian a-t-il écrit cet article ?
- 8) Quelles sont les grandes idées que l'on peut retenir pour le traitement de notre thème ?